



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

118 | 2011
2009-2010

Histoire du judaïsme à l'époque hellénistique et romaine

La Bible des Septante

Lecture de textes prophétiques : études linguistiques et histoire du texte
(Habacuc 3, 10-15)

Cécile Dogniez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asr/940>
ISSN : 1969-6329

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011
Pagination : 83-88
ISBN : 978-2-909036-38-0
ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Cécile Dogniez, « La Bible des Septante », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 118 | 2011, mis en ligne le 05 septembre 2011, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asr/940>

Tous droits réservés : EPHE

La Bible des Septante

Lecture de textes prophétiques : études linguistiques et histoire du texte (Habacuc 3, 10-15)

Avant de poursuivre notre étude du texte grec du Cantique d'Habacuc (le cycle de conférences de l'année 2008-2009 avait été consacré aux versets 3, 1-9 d'Habacuc), lors des premières séances d'introduction nous sommes revenus sur quelques questions générales. À propos des origines de la Septante, nous nous sommes plus particulièrement attardés sur la thèse de J. Mélèze-Modrzejewski, selon laquelle les Juifs auraient traduit en grec la Torah en raison de leurs besoins en matière de lois. Les papyrus d'Hérakléopolis datant de 144/134 avant l'ère et qui ont été publiés en 2001¹ viendraient conforter cette explication : l'un parle d'un *politeuma* des Juifs à Hérakléopolis, une bourgade située au sud du Fayoum, et il y serait question d'un acte, d'un contrat, en accord avec la loi juive (*kata ton nomon*)².

Nous avons rappelé que la LXX occupe une place toute particulière en matière de critique textuelle, puisqu'elle permet d'accéder à un état du texte de la Bible antérieur à celui que représentent les manuscrits hébreux disponibles (le Texte Massorétique [TM] d'une part et les textes de Qumrân d'autre part). Cette discipline scientifique qui est née du constat selon lequel les textes anciens ne nous sont pas parvenus de façon inaltérée et qui essaie de retrouver le texte original s'applique en effet aussi bien aux textes classiques qu'aux textes bibliques, aussi bien à l'Ancien qu'au Nouveau Testament. Mais chaque texte pose des problèmes spécifiques. Par la confrontation des différences entre les témoins, on peut espérer remonter au texte le plus proche de l'original. La LXX constitue donc un témoin ancien, parmi d'autres, du texte hébreu de la Bible. Nous avons

1. J. M. S. COWEY, K. MARESCHE, *Urkunden des Politeuma der Juden von Herakleopolis (144/3-133/2 v. Chr.) (P. Polit. Jud.)*. Papyri aus den Sammlungen von Heidelberg, Köln, München und Wien, Wiesbaden, Westdeutscher Verlag, 2001 ("Papyrologica coloniensa" XXIX). Voir aussi J. M. S. COWEY, « Das ägyptische Judentum in hellenistischer Zeit – Neue Erkenntnisse aus jüngst veröffentlichten Papyri », dans S. KREUZER, J. G. LESCH, *Im Brennpunkt : Die Septuaginta*, II, Stuttgart, Verlag W. Kohlhammer, 2004, p. 24-43
2. Cf. M. MÉLÈZE MODRZEJEWSKI, *Troisième livre des Maccabées*, La Bible d'Alexandrie 15.3, Paris 2008, en particulier les pages 76 à 82.

rappelé sous quelle forme nous disposons du texte grec : les plus anciens témoins de la Septante, tous partiels et lacunaires, remontent au I^{er} siècle avant l'ère. Les plus anciens manuscrits complets remontent au IV^e siècle après l'ère et relèvent de la tradition chrétienne. Et, on le sait, le judaïsme a largement abandonné la Septante après les guerres juives. En même temps, celle-ci est devenue l'Ancien Testament des chrétiens et, surtout, elle est parvenue jusqu'à nous grâce à sa transmission en milieu chrétien. On estime généralement que la Septante offre un grand nombre de variantes par rapport au TM, souvent plus proches du texte primitif. Cela tient d'abord au fait que la version grecque a été faite à une époque qui précède la standardisation du texte hébreu dont est issu le TM. La Septante est donc un document d'une grande valeur pour ses leçons originales, mais également pour les interprétations qu'elle recèle.

Revenus brièvement sur le TM, nous avons précisé que « le » texte hébreu de l'Ancien Testament n'existe pas et que l'on est plutôt confronté à une pluralité textuelle. Le premier manuscrit complet de la Bible, le Codex de Saint-Petersbourg, le « Leningradensis », date du début de 1008 ; il est ainsi nommé parce qu'il est conservé depuis 1863 à la Bibliothèque nationale russe de Saint-Petersbourg. Il aurait été copié au Caire. C'est ce manuscrit qui est la base de l'édition de la *Biblia hebraica Stuttgartensia* (BHS) qui constitue donc une édition du TM de la Bible hébraïque tel qu'il est préservé dans ce fameux Codex de Leningrad, augmenté de notes massorétiques. Celle-ci est publiée par la société biblique allemande à Stuttgart. Ce manuscrit dont le sigle est L (ou ms. B 19^A) est également la base de la nouvelle *Biblia hebraica quinta* (BHQ). L'autre version ancienne de l'hébreu, le Codex d'Alep, écrit entre 910 et 930 mais qui, depuis 1947, est incomplet (il manque entre autres le Pentateuque), est conservé dans le Sanctuaire du Livre au musée d'Israël. Probablement originaire d'Égypte, il serait passé en Syrie, propriété de la communauté juive d'Alep, jusqu'au XX^e siècle. L'édition de l'université hébraïque (HUBP, Hebrew University Bible Project, depuis 1960) se fonde sur le Codex d'Alep.

À l'origine, l'écriture de la Bible est uniquement consonantique et les manuscrits sont peu harmonisés (on possède divers textes locaux). C'est seulement à partir du II^e siècle de notre ère que les « massorètes » cherchent à établir un texte standard. Leur travail concerne tout ce qui a trait à la transmission du texte reçu par les juifs : la transcription du texte consonantique, la notation des voyelles et des accents, l'apparat critique portant sur l'orthographe et la fréquence des formes. Le TM, au sens large, est en réalité représenté par plusieurs milliers de manuscrits, dont les plus anciens sont fragmentaires. Mais à travers cette pluralité de manuscrits, on décèle une très grande homogénéité de la tradition : les variantes touchant le texte consonantique sont infimes, celles qui ont trait à la vocalisation ou à l'accentuation, peu nombreuses. Cette unité s'explique par le grand soin que l'on a pris du texte biblique adopté par le judaïsme après les catastrophes de 70 et de 135 de notre ère. En effet, les découvertes faites à Qumrân ont montré que le TM transmet de façon fidèle un type de texte remontant au moins à la fin de l'époque du second Temple. On a ainsi pris

conscience du fait que le TM représente, en général, une tradition très fiable, en comparant les différentes traditions textuelles des textes pré-massorétiques (manuscrits de Qumrân ; papyrus Nash ; rouleaux de Massada ; textes du Wadi Murabba'at et fragments de la Géniza du Caire).

Après ces remarques générales et quelques rappels sur les lignes d'interprétation et les divergences les plus marquantes des chapitres 1 et 2 du livre grec d'Habacuc, nous avons poursuivi notre étude du texte grec d'Hab 3 à partir du verset 10.

Les passages suivants ont particulièrement retenu notre attention : au v. 10, le grec rend le TM « elles tremblent les montagnes » par « les peuples souffriront ». Nous avons vu que le TM *harim* a pu être compris au sens midrashique, haggadique, de *goyim*, « les peuples » ; ou alors le traducteur grec a lu d'autres consonnes, non pas *gimel wav, mem*, mais *ain, mem yod mem, 'amim*, qui signifie aussi « peuples ». Le manuscrit grec de Naḥal Hever (8Hev) donne *ta orè*, « les montagnes ». La version Barberini a aussi ce sens littéral de « montagnes ». À propos de cette autre version grecque du chapitre 3 d'Habacuc que nous avons systématiquement examinée pour chaque verset, dès le début du v. 10, nous avons signalé la bonne syntaxe idiomatique du grec avec la proposition infinitive *en tōi antophthalmein...*, « lorsque tu les regarderas en face... », l'emploi d'un verbe rare et significatif, *antophthalmō*, « regarder en face », qui ne se lit qu'en Sag 12, 14, un livre tardif de la LXX. Dans ce même verset de la version Barberini, l'adjectif *exaisios* qui signifie, « extraordinaire, désastreux », est également un mot rare, que l'on trouve à nouveau dans un livre tardif de la LXX, en Job uniquement. C'est aussi un terme favori du traducteur de la version Barberini que l'on retrouve au v. 15. Le recours à un seul mot grec, *anephônese*, là où le TM et la LXX utilisent deux mots « donner de la voix », constitue un autre trait spécifique de la version Barberini. Par ailleurs, nous avons essayé de comprendre le sens du mot rare dans la LXX *phantasia* (uniquement dans les XII Prophètes, ici, en Hab 2, 18 et 19 et en Za 10, 1), qui définit de façon certes elliptique la voix comme « hauteur de son illusion » ou selon le sens que ce mot a en grec classique, « hauteur de sa belle apparence, de son faste ». L'évocation d'un phénomène naturel inhabituel, ici une tempête en une allusion au déluge, serait décrite d'une façon merveilleuse.

Au v. 11 nous avons mentionné le découpage différent du texte en hébreu et en grec et la difficulté de ce verset. On peut en effet comprendre le TM de deux façons : soit le soleil et la lune opèrent la même action, ils se sont arrêtés en leur haute demeure (c'est le sens du nom *zebul*), soit, comme en grec (« le soleil s'est élevé et la lune s'est fixée à sa place »), distinguer l'action du soleil et de la lune : « en haut le soleil a élevé ses mains, la lune s'est fixée dans sa résidence ». Quoi qu'il en soit, nous avons là, en hébreu comme en grec, semble-t-il, un écho au miracle de Josué selon « le livre du juste » (Jos 10, 13), c'est-à-dire une allusion à l'immobilisation du soleil et de la lune au zénith durant un jour entier. Le Targum, « le soleil et la lune s'arrêtèrent dans leur poste », évoque explicitement, juste avant, l'épisode de Jos 10, 12-13 durant lequel le Seigneur intervient en faveur de Josué à Gédéon. On peut comprendre ainsi le sens de ce verset : les astres

sont surpris par le combat guerrier du Seigneur et suspendent leurs activités. Orgueil, magnificence et faste des puissances cosmiques elles-mêmes doivent s'incliner devant la puissance divine. À propos du dernier stique du v. 11 dans la LXX, « vers l'éclair brillant de tes armes », *eis pheggos astrapès hoplôn sou*, nous avons noté l'emploi du pluriel collectif *ta hopla*, « les armes », pour le singulier du TM *hanit*, « la lance », traduit une fois par *makhaira* en Job et deux fois par *rhomphaia* en 2 Par, alors que ces deux substantifs traduisent généralement l'hébreu plus courant *hèrev*. Ici la version Barberini donne le mot *makhaira* qui désigne en grec le couteau du sacrificateur, c'est-à-dire l'arme courte – le coutelas –, mais aussi l'épée, synonyme alors de *rhomphaia* qui nomme l'arme longue, le glaive en quelque sorte, ou le large sabre. Ce motif de l'épée qui jette des éclairs (avec ce même emploi de *astrapè* dans la LXX et dans la version Barberini) se trouve dans le texte sur l'épée (*rhomphaia*) de YHWH, qui va opérer un massacre, en Ez 21, 10 (15LXX). 15 (20LXX), mais aussi en Dt 32, 41 et Za 9, 14. Nous avons relevé l'emploi de *pheggos*, « l'éclat », qui se lit trois fois dans ce même v. 11 de la version Barberini pour traduire trois mots hébreux différents. L'idée selon laquelle l'éclat des flèches et des armes de Dieu surpasse celui des astres est à rapprocher du Ps 77 (76), 18 : « tes éclairs illuminent le monde ». Au v. 12 nous avons remarqué la traduction très libre de la version Barberini, « Avec fureur tu t'es réveillé contre la terre », *meta thumou egerthèsèi epi tèn gèn*, là où la LXX parle d'« amoindrir la terre » et le TM de la « parcourir », qui rend de façon explicite l'idée d'agression contenue dans le stique, sans qu'il soit nécessaire de supposer une *Vorlage* différente : au lieu de la racine *tsadé, ayin daleth*, « marcher, arpenter », le traducteur aurait lu la racine *ayin, wav, resh* qui signifie « se réveiller », souvent rendue dans la LXX par *egeirô* au sens militaire de « mobiliser une armée » contre quelqu'un. Au deuxième stique du v. 12 (« par la fureur tu abattas les nations », *kai en thumô kataxeis ethnè*), le verbe *katagô* signifie littéralement « faire descendre » ; il est plusieurs fois employé dans la LXX des XII dans un contexte de châtement, en J1 3, 2 et Ab 4, au sens de « abattre ». Le verbe du TM *dush*, qui signifie « fouler, briser, battre » par exemple le blé, est rendu plus littéralement dans la version Barberini par le verbe *alooô*, très fréquent dans le lexique de la version de Symmaque (Is 25, 10 ; 28, 28 [bis] ; 53, 10 et Am 1, 3). La LXX, quant à elle, explicite le sens de la métaphore biblique des nations foulées au pied.

Le v. 13 (« tu t'es manifesté pour le salut de ton peuple pour délivrer tes élus », *anephanès epi sôteria tou laou sou rhusasthai tous eklektous sou*) de la version Barberini a retenu notre attention à plus d'un titre : *anaphainô* est un verbe rare dans la LXX, utilisé par Aquila pour nommer l'apparition de Dieu telle que la décrit Moïse dans son discours final en Dt 33, 2 (LXX *epiphainô*). Il est à rapprocher ici du Targum, « tu t'es révélé », qui s'éloigne du TM et de la LXX, « tu es sorti ». Dans ce contexte d'épiphanie, la version Barberini donne l'impression de vouloir supprimer l'anthropomorphisme de la sortie militaire de Dieu. Le verbe *rhuomai*, « sauver, racheter, délivrer, aller au secours de quelqu'un », est fréquent dans la LXX, mais traduit rarement le verbe hébreu

yaça', « sauver » ; le verbe *sôzô* de la LXX est une équivalence plus courante. *Eklektos*, « beau, de choix, élu », en revanche, est un mot habituel dans la LXX pour désigner ce qu'il y a de plus beau, de meilleur, en parlant de choses ou de personnes. Mais ce mot ne traduit jamais l'hébreu *mashiah*, traduit en grec par *khristos*, « oint ». Nous sommes revenus brièvement sur ce lexique, tant en grec qu'en hébreu. Faisant suite à ces deux premiers stiques du v. 13 exprimant l'action bénéfique du Seigneur, les deux derniers stiques, fortement antithétiques, évoquent l'action destructrice du Seigneur. Pour le premier stique, le traducteur de la LXX a donné une interprétation contextuelle, moralisatrice (« tu as jeté la mort sur la têtes des hommes iniques »), au lieu du stique obscur du TM (« tu as fracassé la tête de la maison du méchant »). La version Barberini (« tu as percé de flèches les têtes des hommes orgueilleux », *katetoxeusas kephalas anthrôpôn huperèphanôn*) diffère elle aussi du TM, ce qui peut indiquer le mauvais état textuel de l'hébreu à l'époque hellénistique, ou des enjeux politiques, idéologiques. Alors que la LXX exprime l'idée de destruction à l'aide de deux mots (*ebales*, *thanaton*), la version Barberini, comme souvent (v. 9a et 10b), donne ici un seul mot *katatoxeuô*. Pour exprimer le châtement, le traducteur de la version Barberini a recours à l'image biblique des flèches (cf. Jr 50 [LXX 28], 14 et 51 [28], 11 et Ps 59 [60], 5) qui crée un écho avec le v. 9. Nous avons remarqué l'emploi de l'adjectif *huperèphanos*, fréquent chez Symmaque. Le dernier stique du v. 13 de la version Barberini « jusqu'à l'abîme de la mer ils se sont enfoncés », comme le Targum, est une véritable paraphrase, qui évoque la prière de Jonas (2, 6), dans sa traduction grecque. Nous avons rappelé que ce v. 13, un verset de théophanie où le Dieu, roi et guerrier, anéantit ses ennemis, a des parallèles dans des textes babyloniens (cf. *Enûma Elish* IV, 102-132, où Marduk met le corps de Tiâmat en lambeaux). Dans le v. 14, le passage le plus incertain et le plus difficile du Cantique, l'image du bâton (*mattèh*), des épieux, en hébreu disparaît dans la LXX au profit de celle de la stupeur (*ekstasis*) comme châtement divin ; le traducteur n'a pas compris (ou n'a pas lu) l'hapax hébreu *'aliçutam* signifiant « gloriole, allégresse », et a lu un autre mot hébreu, *meçillah*, qui signifie « clochette » et que l'on trouve en Za 14, 20, rendu également par *khalinon*, « mors ». Dans le dernier stique du v. 14, le traducteur grec inverse la syntaxe de l'hébreu (LXX : « comme miséreux mangeant en cachette », TM : « comme pour dévorer un pauvre dans un lieu caché »). Pour ce verset, la version Barberini donne une bonne traduction du mot *mattèh*, compris comme l'insigne de la puissance (« tu as puni avec ta puissance les chefs des pêcheurs »), mais introduit, en un parallélisme avec le verset précédent (« les hommes orgueilleux »), le mot *hamartôlos*, « pécheur », qui qualifie les gens de Sodome, pour traduire l'hapax du TM *perazon* désignant, semble-t-il, des gens d'un habitat dispersé, non fortifié, et que la LXX a rendu par *dunastos*, « puissant ». Le deuxième stique (« ceux qui mettent leur confiance dans leur arrogance », *tous pepoithotas epi tèi authadeiai autôn*) est une traduction très libre, où l'on explique difficilement la présence du verbe *peithô*, et où *authadeia* est un mot très rare, employé une fois dans la LXX en Is 24, 8 et par Symmaque

en Ec 9, 3 ; ce stique est en quelque sorte redondant avec les mots qui précèdent « les chefs des pécheurs ». On a ici une deuxième définition ou caractérisation des impies. Au v. 15, dans la version Barberini, nous nous sommes arrêtés, dans la périphrase « les eaux violentes de l'abîme », sur l'emploi du terme favori *exaisios*, déjà utilisé au v. 9, ainsi que sur celui du mot *abyssos*, créant un écho verbal avec les v. 10 et 13. Dans le TM le thème des « grandes eaux » évoque l'océan souterrain d'où proviennent les *Mayyim Rabbîm*. Nous avons terminé le cours sur ce v. 15 qui clôt la troisième partie du cantique d'Habacuc (v. 8-15) en rappelant que certains bibliotes ont interprété ce verset comme une adaptation d'anciens poèmes d'Ugarit célébrant le triomphe de Baal, entre autres sur Yam, la Mer, ou de Marduk contre Tiamat, l'océan primordial, dans le poème babylonien *Enuma Elish*. Transféré à YHWH, ce mythe aurait été historicisé et employé métaphoriquement pour décrire les grandes victoires de YHWH dans l'histoire, spécialement sur l'armée de Pharaon, lors du passage de la mer Rouge. Avec ces deux stiques, on a donc un rappel d'Ex 14, 28 et 15, 4-5. 10.19.

Cette année, nous nous sommes efforcés d'examiner au plus près cet autre texte grec du cantique d'Habacuc qu'est la version Barberini³ en étudiant son lexique, sa syntaxe et ses effets stylistiques spécifiques qui n'ont fait que confirmer les conclusions de N. Fernández Marcos⁴ selon lesquelles ce texte anonyme et indépendant de la LXX serait, non pas celui de Symmaque, mais un texte proche ou appartenant à la même école de traduction que celle de Symmaque.

3. Voir notre étude « La version Barberini. Eléments pour une étude littéraire d'un autre texte grec d'Habacuc 3 », à paraître dans les actes du colloque "Die Septuaginta : Entstehung, Sprache, Geschichte", Wuppertal, 22-25 juillet 2010.

4. N. FERNÁNDEZ MARCOS, « El texto Barberini de Habacuc III Reconsiderato », *Sefarad* 36 (1976), p. 3-36.